12 04
– 20 04 2018

Théâtre National de Bretagne
Direction Arthur Nauzyciel
1 rue Saint-Hélier, 35000 Rennes
02 99 31 12 31
T-N-B.fr

REVUE DE PRESSE

LE RÉCIT D'UN HOMME INCONNU

ANTON TCHEKHOV

ANATOLI VASSILIEV

© Jean-Louis Fernandez

Le récit d'un homme inconnu au Théâtre National de Strasbourg du 8 mars au 21 avril 2018

A quoi consacrons-nous nos vies ? Comment aimons-nous ? Quel espoir, quel avenir voulons-nous transmettre ?

Le recit d un homme inconnu Anatoli Vassiliev photo de répétition © Jean Louis Fernandez

Dans la Russie de la fin du XIXe siècle, un révolutionnaire se fait passer pour un valet afin d'être engagé chez Orlov, dont le père est un homme d'État - c'est lui qu'il souhaite atteindre. Sous sa fausse identité, il observe patiemment et en silence la vie cynique de son « maître » : ses jeux, sa maîtresse. Cette femme, en quête d'absolu, va venir tout bouleverser.

Grand metteur en scène russe, **Anatoli Vassiliev** interroge avec cette nouvelle ***Le récit d'un homme inconnu*** de **Tchekhov** ce que nous sommes profondément.

Tous droits réservés à l'éditeur

Le récit d'un homme inconnu photo de répétition / Jean Louis Fernandez

Anatoli Vassiliev est un metteur en scène russe internationalement reconnu et qui travaille essentiellement en Europe depuis dix ans. Il est également réalisateur de films et pédagogue - fondateur du théâtre École d'art dramatique de Moscou. En 2016, il a créé La Musica, La Musica deuxième (1965-1985) de Marguerite Duras à la Comédie-Française . Les spectateurs du TNS ont pu découvrir la saison dernière Médée-Matériau de Heiner Müller .

Ce qui m'intéresse, c'est l'évolution des idéaux vers le néant, la destruction. Cette ambiguïté entre ce qui s'offre au regard et ce qui est dissimulé, de cette profondeur insondable, dont Tchekhov veut nous entretenir.

Anatoli Vassiliev

Le récit d'un homme inconnu Anatoli Vassiliev photo de répétition / Jean Louis Fernandez
►►► Distribution

Texte Anton Tchekhov Mise en scène, adaptation, scénographie Anatoli Vassiliev Traduction Natalia Isaeva

Tous droits réservés à l'éditeur

Avec Valérie Dréville, Sava Lolov, Stanislas Nordey, Romane Rassendren

Collaboration artistique et interprétariat Natalia Isaeva Assistanat à la mise en scène Hélène Bensoussan Scénographie Anatoli Vassiliev, Philippe Lagrue Création lumière Philippe Berthomé Costumes Vadim Andreev, Renato Bianchi Collaboration artistique pour le mouvement Jerzy Klesyk

Production Théâtre National de Strasbourg Coproduction MC93 - Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis, Théâtre national de Bretagne - Rennes, ***Théâtre de la Ville – Paris*** Source Théâtre National de Strasbourg

Tous droits réservés à l'éditeur

Entretien / Anatoli Vassiliev

Le récit d'un homme inconnu

THÉÂTRE NATIONAL DE STRASBOURG / MC 93 (THÉÂTRE DE LA VILLE HORS LES MURS) / DE **TCHEKHOV** / MES **ANATOLI VASSILIEV**

Dans la Russie de la fin du XIXe, un révolutionnaire s'introduit comme valet chez un homme d'État dans la perspective de l'assassiner. Avec et à l'invitation de Stanislas Nordey au TNS, où le spectacle est créé, Anatoli Vassiliev s'empare de cette nouvelle de Tchekhov.

Comment le choix de la nouvelle *Le Récit d'un homme inconnu* s'est-il construit?

Anatoli Vassiliev : J'ai commencé à travailler sur ce récit il y a longtemps, à Wrocław, à l'Institut de Jerzy Grotowski. Puis, en 2011, j'ai préparé la première version de son adaptation scénique. À Paris, en décembre, j'ai terminé cette version scénique en commençant les premières scènes avec mes acteurs. Car il vaut mieux s'intéresser à l'action théâtrale que de lire le récit plusieurs fois ! J'ai rédigé cette adaptation française avec Natalia Isaeva, qui travaille toujours avec moi sur les textes français (elle a déjà travaillé sur les versions scéniques de textes de Boyer d'Argens et Marguerite Duras).

Vous parlez d'une dimension dostoïevskienne de cette nouvelle de Tchekhov, pourquoi ?

A. V. : Les personnages qui délibèrent sur leurs positions philosophiques, les problèmes de temps perdu et de désespoir :: presque rien de ces traits tchekhoviens habituels n'apparaît dans ce récit. On y trouve plutôt des réminiscences de *Platonov* – une pièce écrite assez tôt – et une intonation très singulière de la parole, avec un héros de sous-sol, une énigme qui s'attache à ce héros, à cette figure inattendue de l'Inconnu. Il y a beaucoup de choses qui sont donc plutôt familières de Dostoïevski.

> « La pièce explore le problème de la liberté personnelle dans ses trois manifestations : le plaisir, la protestation et l'amour. »

Cet Inconnu a-t-il un esprit révolutionnaire qui s'oppose au cynisme de l'homme qu'il projette d'assassiner ?

A. V. : Le cynisme d'Orlov et l'esprit révolutionnaire de l'Inconnu : ce sont toutes ces questions qu'on nous a posées dans l'école soviétique. J'ai fini l'école en 1959. Mon Dieu, il y a si longtemps ! Depuis cette époque-là je continue à croire, qu'à vrai dire, il n'y a ni cynisme ni esprit révolutionnaire dans ce récit. Ce qui est en jeu, c'est la volonté libre d'un individu ou plutôt de trois personnes différentes de cette génération des années 1860, puisque la femme d'Orlov va également jouer un rôle important. En fait, la pièce explore le problème de la liberté personnelle dans ses trois manifestations : le plaisir, la protestation et l'amour.

À ce stade, quelles directions essentielles prend votre mise en scène de cette adaptation ?

Anatoli Vassiliev.

© Jean-Louis Fernandez

A. V. : La longue période des « études » est terminée et nous allons entrer sur le plateau. C'est plus juste de dire que nous glissons avec nos improvisations directement sur la scène. Je suis accompagné d'une excellente équipe d'acteurs ! Ce qui nous attend s'ouvrira graduellement pendant le voyage qui nous reste.

Propos recueillis par Éric Demey
Traduction de Natalia Isaeva

Théâtre National de Strasbourg, 1 av. de la Marseillaise, 67000 Strasbourg. Du 8 au 21 mars, du mardi au samedi à 20h, dimanche à 16h. Tél. 03 88 24 88 00. **MC 93**, 9 bd Lénine, 93000 Bobigny (programmation hors les murs du Théâtre de la Ville). Du 27 mars au 8 avril à 20h, le samedi à 18h, le dimanche à 16h. Relâche le lundi. Tél. 01 41 60 72 72. Également du 12 au 20 avril 2018 au **Théâtre National de Bretagne.**

Tous droits réservés à l'éditeur

l'Humanité.fr

L'HUMANITE - LUN 12 03 2018

Tchekhov, guetteur d'un monde finissant

Photo Jean-Louis Fernandez.

Dans « Le Récit d'un homme inconnu », adapté d'une nouvelle d'Anton Tchekhov, le grand metteur en scène russe Anatoli Vassiliev fait souffler le vent de la tragédie classique dans les formes acérées du théâtre contemporain. Un drame noué autour de trois personnages, où l'on peut lire l'épuisement d'une époque. Jusqu'à quand ?

Il fallait beaucoup d'audace et une connaissance sans faille de l'œuvre de Tchekhov, pour prendre le risque de s'emparer d'une de ses nouvelles et de la transformer en pièce de théâtre, rivalisant ainsi avec le grand dramaturge lui-même. Mais Anatoli Vassiliev ne s'est pas engagé dans cette aventure à la légère. Il explique que Tchekhov est l'un des auteurs russes qu'il a le plus travaillé, qu'il s'est intéressé à toutes ses pièces, et qu'il a énormément pratiqué son écriture, aussi bien lors d'études que de stages et de travaux de « laboratoire, » dans son théâtre à Moscou, et partout en Europe.

Comme dans les tragédies grecques de l'âge d'or, ils seront en tout et pour tout, trois sur scène. Voilà qui suffit amplement, pensaient sans doute les Grecs qui ont inventé le théâtre, pour nouer un drame et pour tout dire. Anatoli Vassiliev, grand connaisseur de la tragédie antique - comme il l'a montré l'an dernier encore dans sa mise en scène de « Médée-Matériau » de Heiner Müller - n'a pas choisi la nouvelle de Tchekhov au hasard. Il dit qu'il y a plus de 7 ans qu'il travaille « ce texte tragique sur les convictions humaines, où la vie intime et la vie publique sont profondément mêlées. » (1)

Tous droits réservés à l'éditeur

C'était précisément la fonction avérée du théâtre dans l'Antiquité

Trois personnages donc, une femme et deux hommes, mais qui ne se parleront que par deux, en tête-à-tête, alternativement, et sans concessions. La femme – Mme Kranovskaïa, interprétée par Valérie Dréville - est le pivot autour duquel tourne le drame. Inamovible, toujours sur scène. C'est sur sa puissance dramatique que repose la pièce. Et pour cause : c'est par elle qu'adviennent les vérités. Celles avec lesquelles espéraient s'arranger les hommes, ou celle de l'histoire, dans son entier.

C'est grâce à Mme Kranovskaïa en effet, que peu ou prou, avec emphase ou du bout des lèvres, avec conviction ou sans gaieté de cœur, les hommes, d'abord, vont être obligés de lâcher le morceau. D'avouer ce qui se trame de difficile à dire, au fond de leurs âmes malmenées.

Orlov (Sava Lolov), l'amant de Mme Kranovskaïa, le cynique, petit fonctionnaire médiocre et fier de l'être, privilégié néanmoins dans cette société russe de la fin du XIXème siècle, « distant de tout, sauf de son confort, » dit Anatoli Vassiliev, comme les dizaines de bouteilles de champagne alignées le long du mur en témoignent.

Et Vladimir Ivanovitch (Stanislas Nordey), ancien officier de marine devenu terroriste révolutionnaire, qui se fait engager comme valet sous un nom d'emprunt, pour étudier de l'intérieur de la famille, comment il pourrait en finir, non pas avec le fils (Orlov) dont il est le serviteur impeccable et silencieux, mais avec son père, un homme d'Etat célèbre qu'il veut assassiner. Il ne le fera finalement pas, ses convictions révolutionnaires s'étant délitées en route, comme s'évanouira l'intérêt d'Oslov pour sa maîtresse, qui se tournera vers Vladimir.

Fin des idéaux

Pour restituer le contexte historique du drame, il faut se rappeler qu'à la fin du XIXème siècle, une bonne partie de l'intelligentsia russe – un mot que Nicolas II trouvait « répugnant » -, l'élite intellectuelle de la nation, rêve surtout, pour en finir avec le régime autocratique, de lancer des bombes. Le moyen pour les intellectuels révolutionnaires russes, dira plus tard Trotsky, de « multiplier leur enthousiasme révolutionnaire par la force explosive de la nitroglycérine. » En 1881, le tsar Alexandre II finira par en faire les frais, après y avoir échappé plusieurs fois de justesse. Alexandre Oulianov, le frère de Lénine, en participant au complot destiné à rééditer le même attentat contre Alexandre III, le successeur du précédent, sera arrêté et finira pendu.

Mais ce que l'on voit et ce que l'on entend sur la scène du « Récit d'un homme inconnu », ne se résume pas à des états d'âme politiques ni à des considérations sociales, même si elles sont bien au centre de la pièce. Ce sont d'abord des passions humaines extrêmes, une alternance de violence destructrice, d'amour, et parfois de légèreté, qui soudent les trois personnages dans la même aventure, vers la même fin. Les deux hommes, chacun engagé pour des raisons différentes dans le renoncement de soi, et une femme qui croira follement et successivement en chacun d'eux.

« Il y a toujours au bout du compte, une victime, » dit Anatoli Vassiliev, « c'est bien sûr la figure féminine. » Valérie Dréville, bouleversante dans le rôle, portera jusqu'à son acte final le destin tragique de ce trio de fortune. On retrouve dans son jeu, dans sa façon d'articuler et de scander, d'alterner les graves et les aigues, de suspendre la phrase comme au dessus du vide, certains procédés dramatiques déjà expérimentés dans Médée-Matériau.

Car, comme dans le drame de Heiner Müller, il n'y aura là non plus, aucune rédemption. D'autant, explique Anatoli Vassiliev, qu'il y a dans la nouvelle de Tchekhov, une violence qu'on ne trouve pas dans ses pièces, et

Tous droits réservés à l'éditeur

même une certaine cruauté. « Mais, » ajoute-t-il, « cette maladie dont il parle, cette lassitude, ce manque de convictions - cette déception immense qui peuvent aussi engendrer le terrorisme ou le suicide – ne concerne pas seulement la Russie du XIXème siècle. On voit bien comme elle atteint l'Europe aujourd'hui. »

Déception, lassitude, renoncement. Seule l'héroïne mettra toute sa force à tenter de convaincre son dernier compagnon de ne pas y céder, avant d'abandonner finalement elle aussi.

« Ce qui m'intéresse, » explique encore Anatoli Vassiliev, « c'est l'évolution des idéaux vers le néant, la destruction. Destruction de soi et des autres, avec la même radicalité. Pourquoi ? » Et il ajoute : « par rapport à ce que nous vivons, ce texte est d'une grande actualité. »

Projeté sur un écran en forme devoile, le long plan séquence montrant Mme Kranovskaïa et Vladimir Ivanovitch, souriants, conduits par un gondolier dans l'enchevêtrement des canaux de Venise - la ville des illusions somptueuses et des rêves évanouis - accompagne la scène finale. Tout là-bas, au bout de la lagune, vers le soleil levant, on sait qu'il y a la mer, c'est-à-dire l'inconnu et le vide. C'est ce cap que prend le gondolier, qui rappelle invinciblement celui de Thomas Mann dans « Mort à Venise. »

Un monde qui meurt, ne dit jamais celui qui va naître.

Le Récit d'un homme inconnu, d'Anton Tchekhov, mise en scène par Anatoli Vassiliev. Théâtre National de Strasbourg, jusqu'au 21 mars. Bobigny, MC 93, du 27 mars au 8 avril. Rennes, Théâtre National de Bretagne, du 12 au 20 avril.

(1) Entretien avec Fanny Mentré, avril 2017

Tous droits réservés à l'éditeur

Le Récit d'un homme inconnu, texte de Anton Tchekhov, mise en scène, adaptation, scénographie et lumière de Anatoli Vassiliev

Crédit photo : Jean-Louis Fernandez

Le Récit d'un homme inconnu , texte de ***Anton Tchekhov*** , mise en scène, adaptation, scénographie et lumière de ***Anatoli Vassiliev***

Dès que le public pénètre dans la salle de théâtre, son regard est saisi par le vaste décor scénique d'un appartement bourgeois et cossu qui baigne dans une lumière radieuse. Au-dessus, suspendue dans le lointain, la photo ancienne de la Perspective Nevski à Saint-Pétersbourg.

Sur la scène élevée, un long vestibule s'étire de jardin à cour, pièce tout en longueur fermée par des murs et leurs trois portes blanches encastrées et qui, ouvertes, laissent entrevoir ses coulisses arrière.

Le spectateur assiste en voyeur à des séances élégantes d'habillage et de déshabillage du maître de maison, livré aux mains habiles de son valet silencieux. La pièce de vie face au public surmonte une terrasse en demi-lune, accessible en contre-bas par quelques marches sur les côtés.

Tous droits réservés à l'éditeur

La scénographie est graduée, selon trois niveaux, un tapis de cirque en demi-cercle près du public, l'appartement surélevé et Saint-Pétersbourg.

Rien ne laisserait supposer dans ce *Récit d'un homme inconnu* de Tchékhov, créé par Anatoli Vassiliev, que sonne la fin des années 1880 en Russie, au temps troublé d'un groupe terroriste – intellectuels et étudiants poseurs de bombes -, rappel sonore d'une intelligentsia déçue.

L'homme inconnu est le valet silencieux qui fait rouler ses dessertes multiples à l'heure du thé, à l'intention des maîtres, Orlov et sa maîtresse Zinaïda. Il est le narrateur Vladimir Ivanovitch, ex-officier de la marine et de mouvance révolutionnaire, incarné par Stanislas Nordey, comédien, metteur en scène et directeur du Théâtre national de Strasbourg.

Vladimir Ivanovitch n'est pas le valet de chambre du comte Orlov par hasard : le père de celui-ci, homme d'Etat, est la cible des terroristes. Le valet est un politique habité d'une vie intérieure intense et inconnue.

Entre Orlov et le valet de chambre, rayonne la femme romantique et romanesque, Zinaïda – lumineuse Valérie Dréville – qui accorde sa foi à celui qu'elle aime. Passionnée par les idées politiques, elle s'embrase pour des hommes désenchantés et blessés que l'amour ne peut sauver.

Aux antipodes du valet, Orlov – Dom juan interprété par l'acteur Sava Lolov -, porte beau, protégé encore par son ironie, un Platonov de la pièce éponyme de Tchékhov. Amateur de vins, de livres, le héros fascine les femmes par sa liberté et son refus des attachements.

Le premier volet pétersbourgeois du spectacle révèle la belle Zinaïda, épouse qui a quitté son mari pour le seul amour du comte Orlov, distant et replié sur ses lectures. Déçue, désobligée et enceinte, elle le quitte.

Avant que ne s'ouvre le second volet, le valet descend sur la demi cercle de la salle près du public, narrant l'action passée et préparant l'avenir.

La seconde partie fait tomber le voilage de la vue de Saint-Pétersbourg, laquelle est remplacée par l'image des canaux d'une Venise ensoleillée. Après avoir renoncé à tuer la victime ciblée – un rêve qu'il a cru vivre en faisant éclater superbement un pantin de foire rempli de bouteilles vides -, le valet s'est enfui à Venise avec la belle à laquelle il s'est attaché.

Une caméra ancienne projette un film sur une voile blanche, comme accrochée à des mâts et rivée à des plombs – ancres marines -, où l'on voit les amants assis et se faisant face dans une gondole, lisant haut.

Ils vivent dans la Sérénissime –passions, jeux, fêtes et champagnes.

De longues rangées de bouteilles vides et scintillantes sertissent le bas des murs de l'appartement – une installation dont le drame aura usage.

Puis accouche la jeune femme, sans espoir, mais debout et consolée. Quand on a cru l'enfant mort-né, c'est sa mère qui a quitté la vie de bon gré.

L'atmosphère – esthétique, morale et sensuelle – relève de la plénitude à connotation mi sucrée, mi amère du film *Mort à Venise* (1971), d'après la nouvelle de Thomas Mann dont Luchino Visconti fit une œuvre mythique.

Tous droits réservés à l'éditeur

Participent à l'ambiance délicate et surannée, non seulement la création lumière de Philippe Berthommé, mais encore les costumes de Vadim Andreev et Renato, des vêtements fin de siècle de la société privilégiée à l'allure proustienne – couleurs claires, blanc cassé et beige, matières soyeuses, robes féminines épanouies et mises masculines d'allure sûre.

Canotier pour les hommes, chapeau d'Arlequin pour le carnaval vénitien de Zinaïda et dessous chic.

Et si la musique apaisante et entêtante pour le narrateur malade de la nouvelle de Tchékhov était *La Sonate au clair de lune* de Beethoven :

« *Comme il jouait bien ! D'abord, j'eus envie de pleurer… puis, il m'apparut que ma vie n'était pas aussi mauvaise que je le pensais et qu'aujourd'hui encore il m'était possible de la recommencer intérieurement. La phtisie ne m'en empêchera pas, car on peut la guérir au Caire ou à Madère. Et il y a sur cette terre une matière si riche pour une vie joyeuse, féconde et élevée !* »

Dans la mise en scène du maître russe Anatoli Vassiliev, le contrepoint musical est assuré par les reprises lancinantes de la *Cinquième Symphonie* de Mahler, écho d'emblée identifiable à *Mort à Venise* .

Le spectacle est un enchantement scénique – un envoûtement assuré -, ne serait-ce encore que par les séances chorégraphiées, entre silences et mouvements dansés que chacun des trois interprètes accomplit – avec une prédilection de Zinaïa pour ses tournoiements gracieux, le sourire aux lèvres, qui s'ouvre manifestement au monde et à l'autre – un astre.

Les mouvements sont amples, retenus et épanouis – le virement de l'être sur lui-même, conscient de ses facultés ressaisies – esprit et corps.

Et en dépit du temps qui passe et des lassitudes physiques et morales.

Aussi ces danses traduisent-elles la face lumineuse de ces trois aventuriers de la liberté dont la femme est un symbole des plus actifs.

La face nocturne, tissée de la trivialité des jours, laisse surgir avec le temps des points de rupture à travers les convictions perdues – amour et politique, en vue d'un monde meilleur –, soit la mort de l'étincelle de vie.

A lire également, sur son travail avec Anatoli Vassiliev, l'ouvrage de Valérie Dréville, *Face à Médée – Journal de répétition* paru aux Editions Actes Sud.

Véronique Hotte

TNS – Théâtre national de Strasbourg , salle Koltès, du 8 au 21 mars.

MC93 à ***Bobigny*** , dans le cadre de la programmation hors les murs du ***Théâtre de la Ville*** , du 27 mars au 8 avril. ***Théâtre national de Bretagne*** à ***Rennes*** , du 12 au 20 avril.

Tous droits réservés à l'éditeur

Anatoli Vassiliev emmène Tchekhov au paradis

Le metteur en scène russe retrouve Valérie Dréville, Stanislas Nordey et Sava Lolov dans « Le Récit d'un homme inconnu », adaptation magistrale d'une des plus denses nouvelles de Tchekhov. Une leçon de théâtre au service d'une âpre analyse des velléités humaines, quatre heures d'une folle richesse.

Scène du spectacle "Le récit d'un homme inconnu © Jean-Louis Fernandez

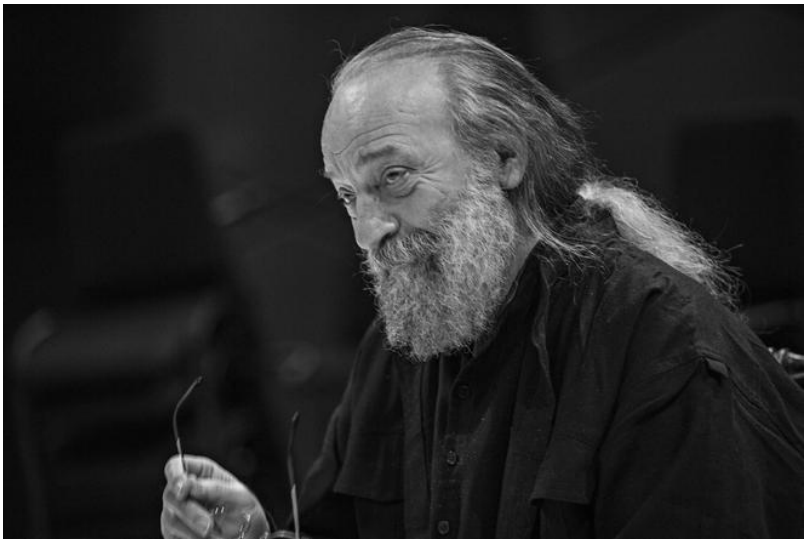
Il est des spectacles dont on sort chaviré, d'autres qui nous laissent l'esprit pimpant et à vif, d'autres encore qui, nourrissant l'esprit, creusent en nous le silence de la réflexion. *Le Récit d'un homme inconnu* , adapté d'une nouvelle de Tchekhov (traduite sous le titre *Récit d'un inconnu*) par le metteur en scène russe Anatoli Vassiliev relève de ces trois possibilités réunies.

La passe de trois

C'est un spectacle d'une folle richesse, d'une puissance qui va croissante et d'une constante originalité. Il met en scène les trois personnages principaux de la nouvelle : deux hommes, Orlov et l'Inconnu, et une femme, Zinaïda. Orlov est un cynique, l'Inconnu un révolutionnaire à la manque ou un terroriste raté et Zinaïda une femme volontaire déçue par ces deux hommes qu'elle rêvait plus hauts qu'ils ne sont.

Le cheminement du récit modifie et exacerbe leurs personnalités, infirment ou affirment leurs visions, leurs convictions. Ils ne sont que trois en scène au milieu d'un décor de plus en plus peuplé ; cependant, ils sont entourés de beaucoup de fantômes, à commencer par ceux de la vie autre qu'ils auraient pu vivre, mais aussi de la vie de chacun d'entre nous puisque nos vies montent à un moment ou à un autre sur le plateau pour dialoguer avec l'un ou avec l'autre, si bien que l'impression domine à la sortie d'avoir assisté à un spectacle énorme dont on aura bien du mal à quantifier les ramifications tant elles sont nombreuses.

Tous droits réservés à l'éditeur



Anatoli Vassiliev pendant les répétitions © Jean-Louis Fernandez

Commençons par l'adaptation. Anatoli Vassiliev travaille sur ce récit depuis sept ans. D'abord avec des élèves de l'ENSATT (où il a travaillé plusieurs années après avoir été viré par les autorités russe de la rue Povarskaïa à Moscou où il avait fondé son Ecole d'art dramatique en 1987). Puis en Pologne lorsqu'il a résidé à Wroclaw à l'Institut Grotowski, avec d'autres élèves. Puis une fois encore à Venise. Il y a quelques années, le projet de mettre en scène cette adaptation était en bonne voie dans un théâtre parisien. Cela ne s'est pas fait. Quand Stanislas Nordey a été nommé à la direction du Théâtre national de Strasbourg, il a tout de suite invité le metteur en scène russe à créer un spectacle et Vassiliev a proposé *Le Récit d'un homme inconnu.*

Nordey avait croisé plusieurs fois Anatoli Vassiliev au sein de l'Académie expérimentale du théâtre dirigée par Michelle Kokosowski puis Vassiliev l'avait dirigé pour la première fois dans *Thérèse philosophe* aux côtés de Valérie Dréville qui, elle, avait passé un an à Moscou à l'Ecole de la rue Povarskaïa peu après la disparition de son premier maître, Antoine Vitez. Dréville (Zinaïda) et Nordey (l'Inconnu) se retrouvent donc en scène sous la direction de Vassiliev et côtoient le formidable Sava Lolov (Orlov), un acteur d'origine bulgare qui fréquente le metteur en scène russe depuis vingt ans.

Rue Povarskaïa

Dréville fait partie des artistes permanents du TNS. Quand Nordey lui a demandé ce qu'elle souhaitait jouer, elle avait manifesté la volonté de retrouver *Médée-Matériau* de Heiner Müller sous la direction de Vassiliev. Ce qui fut fait. Valérie Dréville vient de publier *Face à Médée, journal de répétitions* (Actes Sud) où elle explique par le menu son aventure avec Vassiliev, le travail physique, les exercices, la séparation du jeu et de la mise en scène chez le me tteu r en scène russe . Ce dernier travaille dans plusieurs directions, et celle du *Récit d'un homme inconnu* n'est pas celle de Médée-Matériau. En revanche, ce nouveau spectacle se rapproche sensiblement de *La Musica I et II* de Marguerite Duras que Vassiliev a mis en scène il y a deux ans au Théâtre du Vieux Colombier (lire ici) . Il y a là un fil qu'il tire depuis longtemps, pour nous depuis 1987 lorsqu'on avait découvert sa version de *Six personnages en quête d'auteur* dans le sous-sol de la rue Povarskaïa à Moscou.

L' adaptation que signe Vassi l iev e st parti e de ce travail pré a lable qu'il a poursuivi avec les trois acteurs, lors de séances d' imp r ovisation . Son adaptation procède par condensation : d ans la narration, il supprim e tous les personnages autour d 'Orlov, de Zinaïda et de l'Inconnu (appelons- le ainsi une fois pour toutes

Tous droits réservés à l'éditeur

bien qu'il ait un faux et un vrai nom) : la grosse cuisini ère d'Orlov, s es amis joueurs de cartes -buveurs-et-discoureurs avec lesquels il passe ses nuits, et son vieux père, personnage politique d'importance honni de l'Inconnu . Ces personnages sont plus ou moins évoqués par les trois principaux mais n'apparaissent pas .

L' I nconnu est le narrateur du long récit de Tchekhov (86 pages dans la Pl é iade) . Ni jeune, ni vieux, il appartient à un groupe révolutionnaire et s'est fait engager comme valet sous un faux nom chez Orlov pour obtenir des renseignements sur le père d'Orlov , grand personnage de l'Etat, et, à l'occasion d'une visite, le tuer. Orlov vit dans les livres, il en a toujours un à la main, c'est leur conversation qu'il préfère outre celle de son cercle restreint d'amis . Il a également une ma î tresse régulière. Zinaïda n'est pas la première, on s'en doute – chez lui, les plaisirs physiques sont une question d'hygiène. Zinaïda est une femme mari ée avec un homme qu'elle n'a peu t- être jamais aimé. T ous les jours, elle menace amicalement son amant Orlov d' aller s'installer chez lui. Il la croit faible, elle est forte : elle met sa menace à exécut i on. Et c'est par cette scène que commence le spectacle.

Le renversement du récit

C'est là une efficace et opportune manœuvre dra m aturgique qui chavire l'ordre du récit de Tchekhov. P endant les premières scènes où l'on voit se dégrader les relations entre Orlov et sa maîtresse sur l'autel du malentendu et de la désillusion , l' I nconnu q ui ne fait que servir le thé ou se tenir en lisière des portes pour observer le couple, reste un parfait inconnu, et ceux qui n'ont pas lu la nouvelle son t intrigués par sa présence discrète mais insistante . Zinaïda rêve de voyager avec son amant, s o n « vrai mari », dit-elle, mais celui- ci dit aimer lire dans les trains et avoir horreur de la conservation. Orlov mèn e une vie de fon c tionnaire satisfait mais sans ambition. « Je ne suis pas un hé r os à la Tourgueniev », dit-il. I l vit seul avec deux domest iqu es, ne songe ni au mariage ni à avoir un enfant. I l n' a aucune envie de bouger quoi que ce soit, il met de l'ironie sur tout, même sur lui-même . Et quand Zinaïda l'exhorte à servir des idées, il dit en être dépourvu et lui assène un « vous me prenez pour un autre ». Seules les larmes de sa ma î tresse le conduiront à la prendre brièvement dans ses bras, seule étreinte du spectacle. Prétextant une mis s ion, Orlov s'abse n te cinq jours, il reviendra et repartira. A son tour de fuir.

Tous droits réservés à l'éditeur

Scène du spectacle "Le Récit d'un homme inconnu" © Jean-Louis Fernandez
C' est alors que l'Inconnu, non plus en livrée mais en jean et chemise à carreaux (tenue de travail habituelle à l'acteur Stanislas Nordey à la ville comme souvent à la scène) vient à l'avant-scène, au pied du public, raconter son histoire, son changement de nom, son but , s a présence dans cette maison (ce par quoi commence le récit de Tchekhov) . Dans la seconde partie du spectacle comme du récit, Orlov disparaît de la scène . On suit Zinaïda et l'Inconnu qui part ent en Europe et s'at t ardent à Venise. Ce n'est pas une escapade amoureuse mais une double fuite. Elle veu t épouser les idées rév ol u ti onnaires de l'Inconnu comme elle avait voulu changer la vie d'Orlov. M ais l'Inconnu, n' ayant pas tué le père d' O rlov lorsqu' il est ve n u voir son fils (absent) , n'est p lus que l'ombre de ce qu'il aurait pu et dû être ; c'est un être usé, fatigué, faux.
Seule Zinaïda est sincère. Jusqu'au bout. Enceinte d'Orlov, après avoir accouché au couteau d'une petite fille (scène à la fois factice et éprouvante) , elle s'empoisonne ; un acte, enfin, v o lontaire. D ans un magnifique épilogue, Orlov et l'Inconnu, si d i ffére n ts a uparavant et maintenant si proche s dans leur vacuité, se retrouvent, fraternisent .

De Tourgueniev à Mahler

Une adap t ation qui est un modèle d'efficacité et d'équilibre avec laquelle la mise en scène ne cesse de dialoguer . Ainsi cette musique de Mah l er (l' *a dagietto* de sa 5 e symphonie), lancinante, obsédante qui accompagne ces êtres par douces effluves lointaines comme une blessure indicible , l a tr i ste plainte d'un monde empêché, à l'avenir incertain , le nôtre aussi bien.

Tchekhov joue avec Tourgueniev (qu'il lisait abondamment quand il écrivait le récit). Vassiliev accentue ce jeu chez Orlov, allant ironiquement jusqu'à lui faire citer Sade . Va s silie v émet également quelques signes du côté de *Platonov* , la toute première pièce de Tchekhov (écrite à 18 ans et retrouvée longtemps après sa mort) portant en germe des él é ments de to u tes les autres et de certains de ses récits comme le *Récit d'un inconnu* . Dans *Platonov* , quand Anna Petrovna dit : « On s'ennuie, Nicolas ! Le spleen, l'oisiveté, le caf a rd... et que faire ? », ou, plus tard, qua n d Platonov dira : « on s'enfonce dans cette oisiveté graisseuse, cet abrutissement, dans cette indifférence à tout ce qui n'est pas charnel » (traduction Markowicz), on est pleinement dans l'univers du *Récit de l'homme inconnu* . Celui de l ' I nconnu qui, n'étant passé à l'acte, se rend compte de sa faillite, de sa mollesse. Celui d'Orlov revenu de tout avant d'aller où que ce soit.

Dans une longue lettre à Orlov avant de s'enfuir à Venise, l'Inconnu confesse sa véritable identité et se pose la question : « Pourquoi ai-je prématurément perdu mes forces et suis-je tombé ? » Il y a là un e co n fessi o n-introspection qui compte parmi le s plus sais is santes p ages que Tche k ho v ait jamais écrites (si Stanisla s Norde y, par ailleurs excellent, pouvait réduire la vitesse de so n débit à ce moment du spectacle, on ne s'en porterait que mieux) . Dressant le portrait d'Orlov (« mais vous, pourquoi êtes-vous tombé ? »), Tchekhov atteint un degré d e lucidité et de dureté impitoyable s auquel s es pièces se refusent ou qu'elles maquillent.

« Le cynisme étouffe la douleur ! »

A travers Orlov, celui qui se réfugie dans le s li v res, et à travers l'Inconnu , cet amo u reux par procuration qui au moment de passer à l'acte (tuer) faiblit, Tchekhov cerne le portrait d'une génération où beaucoup comme Orlov porte nt l'ironie en bandoulière : « Et vot re ironie ? J e la comprend s f o rt bien ! l ui écrit l'Inconnu . La pensée vivante, li b re, alerte, est curieuse et dominatrice ; pour un esprit paresseux, oisif, elle est insupportable. Pour l'emp ê che r de troubler votre repos, à l'instar de m illiers de vos contemp o rains, v o us vous êtes empressé, dès votre jeunesse, de l'enserrer dans des cadres ; v o us vous êtes armé d'ironie contre la vie – ou ap p elez cela comme vous voudrez – et votre pensée entravée, effrayée, n'ose plus franchir la barrière que vous lui avez imposée, et lorsque vous vous gaussez des idées qui vous sont, dites-vous,

Tous droits réservés à l'éditeur

toutes connues, vous ressemblez à un déserteur qui fuit ignominieusement le champ de bataille et qui, pour ét o uffer sa honte, raille la guerre et la bravoure. Le cynisme étouffe la douleur ! » (traduction Edouard Paraye révisée p ar Lily De n is – la version du spectacle, qui n'est pas publiée, m'est apparue p l us nerveuse).

Rien de réaliste dans le décor : un long mur percé d'une porte centrale et d'un dégagement de chaque côté, un dispositif qui va permettre une variété et une fluidité des déplacements. Au pied du mur, sur deux rangées et tout du long, des cadavres de bouteilles de champagne russe. A chacun son interprétation. Huit guéridons entreront tour à tour sur le plateau et en ressortiront, ainsi que des chaises allant par paires.

On parle autour d'un thé servi dans une théière, aucun signe russe à l'horizon, pas même dans les costumes (Vadim Andreev et Renato Bianchi), exceptée au fond du décor l'immense photo reproduite sur toile d'une grande artère de Saint-Pétersbourg au temps de Tchekhov. Image qui sera remplacée par une vue similaire de Venise tandis que sur un écran en forme de voile sera projeté un film où l'on voit Zinaïda et l'Inconnu qu'elle appelle « Cher monsieur » faire une promenade en gondole, comme des amoureux qu'ils ne sont pas. Un très haut mât est planté à l'avant-scène en haut duquel se dresse, à demi fermé, un large parasol sur lequel est écrit « paradis » comme un slogan publicitaire. Une fois la toile de Venise tombée à son tour et laissant voir les échafaudages, on comprendra la nécessité du parasol paradisiaque à la fin du spectacle qui transfigure la dernière phrase du récit de Tchekhov où il est question de la petite fille de Zinaïda, autrement dit : du futur.

La danse de Zinaïda

C'est là, à l'avant-scène, que le corps de Zinaïda explose de joie, d'allégresse, de liberté quand elle quitte son mari pour s'installer chez son amant et entraîne dans sa danse – de possession, a-t-on envie de dire – un Orlov qui ne danse pas vraiment mais piétine le sol comme le fait un cheval nerveux – au demeurant, Zinaïda parle de son « rire chevalin ». Cette partition physique des corps dansants qui reviendra en échos de plus en plus atténués est l'un des contrepoints mystérieusement évidents que Vassiliev impose avec force. Il en est d'autres, encore plus énigmatiques. C'est une danse que Zinaïda pour finir semble adresser au ciel, aux cieux, une danse d'élévation, de pureté.

Est-il besoin de dire que Valérie Dréville illumine le rôle et montre la double face de son personnage aérien et enjoué d'un côté, cinglant de l'autre quand face à « Georges » (Orlov), assise, elle lance déflagrations et sentences avec la voix affirmative que lui a enseignée Vassiliev (voir le livre de Dréville) ? Elle foudroie celui qu'elle aime encore, comme elle crachera le thé au lait telle une chaman quand il ne sera plus là ou, par dépit, par ironie, par jeu aussi peut-être, elle jettera par brassées les pièces gagnées au casino de Monte Carlo ou Venise comme on jette des miettes aux pigeons, elle dont la vie aura été une loterie où l'on perd à tous les coups sauf au dernier en décidant d'en finir. Autrement dit : d'agir.

Le cœur chez Tchekhov vieillit vite et meurt jeune. Ne dites pas que ce récit d'un autre siècle lu et transfiguré par Vassiliev est « d'actualité ». Il est. Et il nous parle. Il nous fend le cœur et nous ravage l'esprit. Le spectacle dure près de quatre heures (avec un court entracte). On en sort épuisé, secoué, ébloui, habillé pour l'hiver finissant. Le théâtre est un agent trouble ou il n'est pas.

Créé au Théâtre national de Strasbourg, le spectacle vient à la MC93 du 27 mars au 8 avril dans le cadre de la programmation hors les murs du Théâtre de la Ville, puis du 12 au 20 avril il sera à Rennes au Théâtre national de Bretagne.

Valérie Dréville, *Face à Médée, journal de répétitions* , Actes Sud, 136 p., 19,90€.

Tous droits réservés à l'éditeur

LE MONDE - MER 27 03 2018

Anatoli Vassiliev scrute l'âme d'un inconnu

A Bobigny, le metteur en scène russe adapte de façon magistrale une nouvelle d'Anton Tchekhov

THÉÂTRE

STRASBOURG - *envoyée spéciale*

Anatoli Vassiliev aime les nouvelles d'Anton Tchekhov, parce que, dit-il, *« il y a une violence qu'on ne trouve pas dans ses pièces. »* On ne s'étonnera donc pas que le maître russe du théâtre ait choisi, plutôt que *Platonov*, par exemple, de mettre en scène l'inouï *Récit d'un homme inconnu*, que l'on peut voir à la MC93 de Bobigny, après sa création au Théâtre national de Strasbourg.

Ce texte est écrit à la première personne par Stepan, valet au service d'Orlov, fonctionnaire de Saint-Pétersbourg dans les années 1880. Stepan n'est pas son vrai prénom, ni valet son vrai métier. Ancien officier de marine converti à la révolution, il s'est introduit chez Orlov pour tuer son père, qui occupe un poste au sommet de l'Etat.

Ce point de départ rappelle ainsi *Les Justes* (1949), la pièce d'Albert Camus sur les révolutionnaires russes face à la question du terrorisme. Mais Tchekhov n'est pas Camus : il ne va pas sur le terrain des idées, il scrute l'âme d'un homme inconnu à lui-même, qui se révèle à travers l'histoire d'un trio, Stepan, Orlov, et la maîtresse de ce dernier, Zinaïda.

Dans la nouvelle, on apprend tardivement le projet d'assassinat politique de Stepan, que l'on voit observer son maître, un homme cynique et jouisseur, que Zinaïda, en femme passionnée et naïve, prend pour un être d'exception. Quand elle s'installe chez lui, après avoir quitté son mari, elle mesure peu à peu son erreur. Stepan les observe, en silence. Il abhorre la veulerie ironique d'Orlov, et compatit à la souffrance de Zinaïda, qu'il accompagne quand elle quitte son amant, enceinte.

Les sous-sols de la vie

Anatoli Vassiliev suit leur chemin, qui ramènera Stepan à Saint-Pétersbourg, seul avec la petite fille de Zinaïda, morte, sans doute suicidée. Ce qui est inouï, dans sa mise en scène, c'est la clarté qu'il donne aux sous-sols de la vie décrits par Tchekhov. Il fallait trouver la pièce dans la nouvelle. Anatoli Vassiliev a su le faire : le théâtre-récit qu'il propose est un cadeau de l'esprit pour le spectateur, invité à prospecter l'âme de chacun des personnages comme il le ferait, seul, à la lecture de la nouvelle. Il y a des moments de silence de la même nature que ceux pendant lesquels on lève les yeux d'un livre, et souvent ces moments sont accompagnés de la musique du *Mépris*, le film de Jean-Luc Godard, qui pourrait

Tous droits réservés à l'éditeur

De gauche à droite : Stanislas Nordey, Sava Lolov, Valérie Dréville. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

être une toile de fond imaginaire de la mise en scène.

Cette musique obsédante accompagne le clapotis de la lagune à Venise où Stepan et Zinaïda commencent leur voyage, les mouvements de la pensée et le chahut des sentiments qui travaillent les personnages, l'appel impérieux qui les pousse à danser sur le triste volcan de leur vie – ce qu'ils font, et alors le théâtre atteint à la beauté de l'instant.

Cela advient parce que Vassiliev a su choisir les comédiens de son *Récit d'un homme inconnu*. Deux ont déjà travaillé avec lui : Stanislas Nordey (Stepan), et Valérie Dréville, liée par un long compagnonnage au metteur en scène, dont elle rend compte dans un livre passionnant (*Face à Médée*, Actes Sud, 144 p., 19,90 euros) consacré à son travail sur *Médée-Matériau*, de Heiner Müller.

Sava Lolov, le troisième acteur, entre avec une telle aisance dans le trio et le rôle d'Orlov qu'il semble connaître Anatoli Vassiliev de tout temps. Tous jouent d'une manière en rupture avec ce que l'on voit d'ordinaire sur les scènes : ils projettent les mots comme si c'étaient des objets, et ces mots acquièrent une telle matérialité qu'on croit les voir, tels des cailloux lancés dans l'espace. Ainsi, l'acteur devient le viatique d'un théâtre qui n'explique pas, mais montre un processus en marche, tout simplement.

Il y a dans le décor du spectacle un parasol bleu, qui s'ouvre quand Stepan et Zinaïda quittent le froid russe pour la douceur du sud de l'Europe. Sur le parasol, il est écrit : Paradisio. *« Saisissez les restes de votre vie avec ténacité, ou essayez de les sauver »*, dit Stepan à Zinaïda. Elle essaiera, ne pourra pas. Et on la verra crever d'un coup de couteau son ventre dont sortira une chair rouge qu'elle laissera dans une bassine. Avant, à Saint-Pétersbourg, Stepan aussi avait crevé un sac en plastique qui avait fini par prendre l'aspect d'un corps d'homme, après qu'il l'eut rempli d'objets. C'était le fantôme du père d'Orlov, qu'il aurait pu tuer, un jour où l'occasion s'était présentée. Le révolutionnaire repenti ne l'avait pas fait, parce qu'il avait compris qu'il voulait *« vivre, vivre et rien d'autre »*. ■

Il y a des moments de silence de la même nature que ceux pendant lesquels on lève les yeux d'un livre

BRIGITTE SALINO

Le Récit d'un homme inconnu, de Tchekhov. *Adaptation, mise en scène et décor : Anatoli Vassiliev. MC93, 9, boulevard Lénine, Bobigny (Seine-Saint-Denis). Tél. : 01-40-60-72-72. De 9 € à 25 €. Durée : 4 heures. Jusqu'au 8 avril. Au TNB, à Rennes, du 13 au 21 avril.*

Tous droits réservés à l'éditeur

LES INROCKUPTIBLES - MAR 27 03 2018

Avec Tchekhov entre désamour et terreur

“Le Récit d’un homme inconnu ” © Jean-louis Fernandez

Avec “Le Récit d’un homme inconnu”, adaptation d’une nouvelle d’Anton Tchekhov où l’amour se dissout dans un monde de violence, le maître russe Anatoli Vassiliev nous rappelle les heures sombres de la terreur du mouvement nihiliste.
Pour Le Récit d’un homme inconnu, tirée de la nouvelle d’Anton Tchekhov Récit d’un inconnu, le maître russe Anatoli Vassiliev a choisi une scénographie qui transforme le plateau en une vaste suite de terrasses qui augmentent l'espace pour l’ouvrir au plus près des rangs du public. C’est l’immense tirage d’une photographie représentant la ville de Saint-Petersbourg à l’époque de Tchekhov qui sert de toile de fond à l’action tandis qu’un simple mur percé de doubles portes donne l’échelle domestique d’un appartement où commence l’histoire.

Après avoir quitté son mari sur un coup de tête, une jeune femme (Valérie Dréville) trouve refuge chez un homme pour qui elle a de l’attirance. Incarné par le comédien Sava Lolov, ce représentant d’une société masculine qui se complaît dans les soirées dédiées au jeu à l’alcool et aux femmes faciles n’a pas le profil de quelqu’un pouvant se contenter d’une vie en couple. L’autre figure qui hante cet appartement est un valet silencieux joué par Stanislas Nordey.

Entourant sa nouvelle d’une trame de mystères digne des chroniques policières, Tchekhov agite l’histoire passionnelle pour mieux faire avancer le dénouement d’une autre intrigue bien plus politique. Dans la Russie des tsars, ce valet est un révolutionnaire qui s’est fait embaucher pour assassiner le très influent père de celui qui habite cette maison.

Tous droits réservés à l'éditeur

Avec sa manière si particulière de diriger ses acteurs sur une scène de théâtre, Anatoli Vassiliev commence par rendre hommage à la jeunesse des protagonistes en impulsant une gestuelle chorégraphique au jeu de ses acteurs. Le meurtre change la donne et il faut faire face au drame. Voilà donc un monde chamboulé par un acte terroriste où la jeune femme et le valet se retrouvent à fuir vers Venise pour échapper à la police.

Relevant le défi du chassé-croisé d'émotions propre à l'intrigue tchekhovienne, Anatoli Vassilev transforme en fil rouge la dénonciation d'une situation des femmes présentées en éternelles sacrifiées par la littérature. L'autre sujet de sa réflexion s'attache à faire le constat d'une société sans perspective qui peut conduire ses citoyens à commettre le pire. L'histoire n'est qu'un éternel recommencement, semble dire Vassiliev.

Ecartelé entre les amours impossibles et le terrorisme sanglant, cet hommage à Tchekhov entre en résonance avec un chaos dont témoignent les évènements qui endeuillent chaque jour un peu plus notre présent.

Le Récit d'un homme inconnu d'après la nouvelle d'Anton Tchekhov, adaptation et mise en scène Anatoli Vassiliev, avec Valérie Dréville, Sava Lolov, Stanislas Nordey et Romane Rassendren.
Du 27 mars au 8 avril dans le cadre de la programmation hors les murs du Théâtre de la Ville à la MC93 à Bobigny.
Du 13 au 21 avril au Théâtre national de Bretagne à Rennes.

Tous droits réservés à l'éditeur

« LE RÉCIT D'UN HOMME INCONNU », ANATOLI VASSILIEV ÉLECTRISE TCHÉKHOV

Le metteur en scène russe fait preuve d'une maîtrise soufflante des moyens du théâtre et de la direction d'acteur dans un spectacle à vif relevant à la fois de l'épique et de l'intime d'une inventivité et d'une sensibilité éblouissantes.
Avec Valérie Dréville, Sava Lolov, Stanislas Nordey et Romane Rassendren.

© Jean-Louis Fernandez

Dans l'œuvre de Tchékhov, le théâtre c'est un peu l'arbre qui cache la forêt. On en oublierait presque ses nouvelles, lesquelles constituent pourtant la part la plus importante de sa création. Anatoli Vassiliev connaît bien Tchékhov pour avoir beaucoup travaillé sur ses textes dans le cadre d'ateliers avec des comédiens. Mais il n'avait encore jamais monté aucune de ses œuvres.
Et voilà que pour la première fois où il se décide enfin à mettre en scène un de ses textes, ce n'est pas une pièce de théâtre qu'il choisit, mais une nouvelle, Le récit d'un homme inconnu, dont il présente une adaptation incomparable, servie par quatre acteurs, avec lesquels on sent – et c'est peut dire – que le courant passe.

Créé au Théâtre national de Strasbourg, ce spectacle est exemplaire de l'art de ce géant du théâtre russe. Le théâtre, répète souvent Vassiliev, ne doit pas représenter la vie, il en doit en être l'équivalent. Ainsi de la nouvelle de Tchékhov, le metteur en scène retient l'essentiel, c'est-à-dire l'atmosphère. Or, par définition, une atmosphère ne se représente pas, il faut qu'elle existe en quelque sorte par elle-même. C'est quelque chose qui a à voir avec l'électricité. Les personnages en sont comme traversés, voire contaminés. Cela va de l'un à l'autre sous la forme impalpable de pensées ou d'idées, mais aussi de désirs, de sensations qui s'échangent ou se partagent au gré d'une circulation incessante.
Alors ça ne traîne pas, on le constate dès l'entrée en scène absolument saisissante de Valérie Dréville. Elle danse, et c'est comme si chaque fibre de son être tremblait, vibrait de joie. Il y a aussi quelque chose de volontaire dans ce mouvement saccadé. Un engagement de toute la personne, dont on sent qu'il relève d'un choix délibéré. Une décision folle peut-être, dont les conséquences n'ont pas été entièrement mesurées.

Une chose est sûre, en apparaissant ainsi dans l'espace immense d'un appartement pétersbourgeois, un peu comme sur un coup de tête, Valérie Dréville détermine d'emblée la tonalité étrange, à la fois puissante et curieusement vrillée, du spectacle. Son sourire

intense en dit long d'ailleurs, aussi bien sur la joie qui l'anime, que sur la «folie» de son geste. Elle vient de quitter son époux, un certain Krasnovski, pour se mettre en ménage avec son amant, Guéorgui Ivanytch Orlov. Toute à sa passion, elle n'a pas averti Orlov de sa décision.
Voilà comment pratiquement sans un mot, Vassiliev, installe une situation nettement déséquilibrée. Car l'excitation de la jeune Krasnovskaïa contraste avec l'indifférence de son amant, interprété avec beaucoup d'esprit et une pointe d'humour par Sava Lolov. Plongé dans la lecture, il lève à peine la tête pour la saluer ou lui parler. De fait, c'est surtout son silence qui est éloquent. Bientôt, assis tous deux à une table à thé, il ne prend même pas la peine de cesser de lire tandis qu'il porte la tasse à ses lèvres.

DÉCALAGE

Et c'est bien ce qui frappe d'entrée de jeu dans cette adaptation du Récit d'un homme inconnu, cette capacité de la mise en scène à exprimer un large faisceau d'impressions avec une extrême économie de moyens. Pour Vassiliev, ce qui est important se situe au-delà, ou en-deçà, des mots. Mais ce qui impressionne aussi dans ce spectacle, c'est son sens du théâtre, autrement dit la façon dont il fait exister dans le présent, ce qui au départ est un récit raconté au passé.
Tout naît dans le décalage, dans la tension, entre les deux personnages. Chaque détail compte, et tout particulièrement la façon dont chaque syllabe, chaque mot, chaque segment de phrase est prononcé. La respiration sous toutes ses formes, haletante, reposée, saccadée, est ici essentielle. Cela passe aussi par le rire. Il y a d'abord le petit rire joyeux de la jeune femme, auquel répond le sourire figé de son amant. Parfois cependant, il semble rire de bon cœur, à l'unisson, tout comme il lui arrive de danser avec elle – puis, à son tour, de danser seul dans son coin.
Parfois encore c'est un rire sec, glacé, impitoyable. Ces échanges de rires traduisent à la perfection un des motifs majeurs du récit de Tchékhov, l'ironie. La passion de la jeune femme se fracasse contre l'ironie d'Orlov. Elle voulait refaire sa vie avec lui. Mais Orlov est dégoûté à l'idée de partager son quotidien avec une femme. Seuls comptent son confort et sa tranquillité. L'amour, professe-t-il, n'est rien de plus qu'une nécessité physiologique. Et d'ajouter: «Je ne suis pas un héros de Tourgueniev «.
C'est un noceur, comme en témoignent les cadavres de bouteilles de champagne alignées sur toute la longueur du mur de son appartement. Il lit du matin au soir, mais tourne tout en dérision. Dans ces conditions l'irruption de la Krasnovskaïa est pour lui un problème qu'il est incapable de résoudre. Il commence par fuir en prétextant une mission en province pour passer plusieurs jours chez un ami. À son retour, la crise entre les amants atteint un paroxysme. Dans une scène d'une tension extrême, la voix déformée par la colère, un couteau à la main, elle le menace. Il fait semblant de se réconcilier, mais s'enfuit de nouveau chez son ami.

L'HOMME INCONNU

© Jean-Louis Fernandez

Depuis le début, tout s'est passé sous les yeux d'un troisième personnage. Interprété par Stanislas Nordey, il est l'homme inconnu, auquel se réfère le titre de la nouvelle. C'est lui le narrateur. Vassiliev ne l'a pas escamoté, simplement il l'a confiné dans la première partie du spectacle au rôle de voyeur. Il observe d'autant plus attentivement que ses maîtres ne lui prêtent aucune attention. Ne pas être vu est d'ailleurs de sa part un choix délibéré.
En réalité il n'est pas domestique et s'il joue ici ce rôle, c'est en tant que révolutionnaire pour mener à bien un projet mûri de longue date, tuer le père d'Orlov, un homme d'État célèbre qu'il considère comme un ennemi de sa cause. De son vrai nom, Vladimir Ivanytch, il s'est fait engager sous une fausse identité comme valet de chambre. En retrait, il attend le moment où il pourra enfin accomplir son acte. Mais en s'introduisant dans l'espace privé d'un fonctionnaire pétersbourgeois, il est soudain confronté à quelque chose à quoi il n'était pas préparé.
Car c'est en quelque sorte malgré lui que Vladimir Ivanytch assiste au drame qui se joue entre Orlov et sa maîtresse. Et malgré lui encore que par une étrange mais très humaine réaction chimique, il s'éprend de la jeune femme. Or il ne saurait envisager le moindre avenir avec la Krasnovskaïa, car il est atteint de tuberculose. Régulièrement il crache du sang. « Je comprenais que le bonheur pour un malade comme moi n'est possible qu'en rêve », raconte-t-il.
Un matin, on sonne à la porte. C'est le père d'Orlov. Pour Vladimir Ivanytch, l'occasion tant attendue d'accomplir son acte se présente enfin. À ce point du spectacle, c'est Stanislas Nordey qui assume la narration. On le voit se préparer en remplissant de bouteilles un sac qui prend bientôt la forme d'un homme sur lequel, après l'avoir coiffé d'un haut-de-forme, il tire plusieurs coups de pistolet. Il s'agit d'un fantasme car en réalité il ne tue pas le père d'Orlov.

Celui-ci une fois parti, il prend conscience du changement qui s'est opéré en lui. Il ressent une folle envie de vivre: «J'étais prêt à embrasser et inclure dans ma courte existence tout ce qui est accessible à l'homme. J'avais envie de parler, de lire, de manier le marteau dans une grande usine, monter la garde, labourer. J'avais envie d'aller perspective Nevski, à la campagne, en mer, partout où pouvait porter mon imagination».
Il décide de faire sa valise sur le champ, mais dans un état fiévreux où les idées se bousculent dans sa tête, il écrit d'abord une longue lettre à Orlov. Après quoi il va voir la jeune femme à qui il explique que ce dernier, absent depuis plusieurs jours ne reviendra pas, qu'il n'est pas en mission en province mais chez un de ses amis à Saint-Pétersbourg, qu'il lui ment depuis le début. Humiliée, détruite quand elle comprend enfin la vérité, elle accepte de partir à Venise avec cet inconnu qu'elle considérait encore il y a peu comme un « être inférieur ».

À ce moment-là, le spectacle bascule. Des images projetées en noir blanc sur une toile tendue montrent le couple en gondole leurs visages radieux baignés par le soleil. La réalité est plus prosaïque. Vladimir Ivanytch est malade, alité la plupart du temps. La Krasnovkaïa de son côté passe beaucoup de temps à jouer au casino. Elle est enceinte d'Orlov. Dans une scène marquante d'une rare âpreté, elle s'offre à Vladimir Ivanytch. Mais il la repousse.

En dépit de sa soif de vivre, lui, qui rêve de tous les possibles, ne croît pas à la possibilité de leur amour. Il parle du « monde des idées ». Humiliée une fois encore, elle le compare ironiquement à Orlov, donnant raison à ce dernier qui « au moins méprise toutes ces idées ». À quoi Vladimir Ivanytch répond : « Il ne méprise pas les idées, il en a peur. C'est un poltron et un menteur ! ».
Les jambes écartées, elle danse au-dessus d'une bassine. Une dernière danse, tandis que de l'eau s'écoule de son corps. Elle met au monde une fille. Mais ne survit pas à l'accouchement. Quelques années plus tard, Vladimir Ivanytch se retrouve face à Orlov. Apprenant qu'il est le père de l'enfant, celui-ci reste de marbre. S'ensuit un dialogue serré entre les deux hommes aux visions du monde diamétralement opposées. Orlov lit un extrait de Justine ou les malheurs de la vertu de Sade. Trait ironique ajouté évidemment par Vassiliev. Puis ils dansent à leur tour, tandis qu'une enfant en chemise de nuit entre sur le plateau.

Ultime note mélancolique vaguement teintée d'espoir de cette adaptation magistrale d'un des grands textes de Tchékhov.

— HUGUES LE TANNEUR

LA MATINALE DU MONDE – 12 04 2018

THÉÂTRE. L'homme inconnu poursuit son voyage, à Rennes

Le Récit d'un homme inconnu, d'Anatoli Vassiliev (photo de répétition). © Jean-Louis Fernandez

Le public rennais a de la chance : il peut voir ce week-end un spectacle inouï d'Anatoli Vassiliev, qui a choisi une nouvelle de Tchekhov, *Le Récit d'un homme inconnu*.
Nous sommes à la fin du XIXe siècle. Sous le nom d'emprunt de Stepan, un révolutionnaire se fait engager comme valet chez Orlov, un fonctionnaire de Saint-Petersbourg, dans le but de tuer le père de ce dernier, haut placé dans la hiérarchie de l'État. Mais il renonce à son projet. Pourquoi ? Tchekhov ne va pas sur le terrain des idées, il scrute l'âme d'un homme inconnu à lui-même, qui se révèle à travers l'histoire d'un trio, Stepan, Orlov et la maîtresse de ce dernier, Zinaïda. La mise en scène d'Anatoli Vassiliev accompagne le trio dans son voyage intérieur, servi par trois comédiens d'exception, Valérie Dréville, Stanislas Nordey et Sava Lolov. C'est impressionnant et hypnotique, à des années-lumière des codes en vigueur au théâtre.

— BRIGITTE SALINO